



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Rencontre

C'est une histoire qui pourrait paraître banale, et pourtant...

Le séjour dans un hôpital offre peu d'attrait et les jours comme les nuits y semblent longs. Même entouré de médecins compétents, d'infirmières, d'aides-soignantes et de femmes de service tous dévoués, seule la visite des familles peut vous dépayser et vous désennuyer... Ce réconfortant extracte terminé, il ne vous reste plus qu'à espérer la rencontre « in situ » qui vous aidera à passer les heures que la pendule égère avec lenteur.

L'aventure... se passe à la fin de décembre 1989. Allité, je me trouve dans une chambre à deux lits. Au réveil je fais connaissance de mon voisin, à l'abord sympathique, mais dont l'accent attire l'attention :

— Vous êtes de la région ?
— Oui, mais je ne suis pas français.
— Pourtant, Herbert, (c'est son prénom) vous vous expliquez très bien dans notre langue. Etes-vous depuis longtemps en France ?

— Oui, depuis 1945. Je suis un Allemand fait prisonnier par les Américains.

— Vous avez donc fait la guerre de 1939-1945 ?

— En effet. Mais auparavant, grâce à des complicités, mon père avait pu me soustraire à l'enrôlement dans les jeunesses hitlériennes. Ainsi, dès avant la mobilisation, j'ai pu poursuivre mon apprentissage de plombier-zingueur qui devait m'être bien utile par la suite. A la déclaration de guerre, à 19 ans, je fus appelé dans un régiment anti-chars.

« Les classes achevées, j'étais avec mon unité envoyé en Norvège (en avril 1940), puis en Suède, et enfin la Finlande à 200 km au-dessus du cercle polaire. En 1944, après une poussée de l'armée russe, qui ne s'était pas encore manifestée, a commencé pour nous une retraite avec Berlin comme objectif. Mais, les Russes à nos trousses, nous nous sommes rendus à l'armée américaine après avoir traversé l'Elbe à la nage. Prisonniers, affamés, les Américains n'étaient pas tendres avec nous, et nous ignorions tout de notre sort.

« Par chance, un jour, on demanda des volontaires pour la France. Nous devenions prisonniers des Français ! Prétendant des frais d'entretien par trop élevés, les Américains nous cédaient à leur allié contre le versement de deux dollars l'unité. (Etrange marchandage, qui ressemble à un marché aux esclaves, peu connu en France).

(Je ne sais que penser de cette version, ce qui est sûr c'est que ce sont les Français qui ont demandé aux Américains et aux Anglais de leur livrer des P.G. allemands pour aider à la reconstruction de la France) J. T.

« Je sautai sur l'occasion et je n'eus pas à le regretter. Arrivé dans la région de Chalons-sur-Marne, j'étais affecté dans une ferme. Bien traité, j'avais peu de travail à faire, les terres sont pauvres dans ce pays. La liberté dont je disposais me permit de retrouver quelques camarades dans la même situation. Les mois passaient et bientôt le fermier dut se séparer de moi. Je fus alors envoyé dans une usine de la Meuse et employé comme plombier-zingueur. Je rendis des services qui me valurent d'être bien considéré. Au bout de quelque temps on me proposait de devenir « travailleur libre. J'acceptai. Cela me permit de nouer des relations et de suivre des cours de français. Mais bientôt on parla de nous renvoyer en Allemagne (j'habitais en R.D.A.) ou, si nous le voulions, choisir de rester à condition de trouver un employeur et d'avoir un contrat de travail. Grâce aux « petites annonces »... je fus retenu par une entreprise proche de votre ville (Pont-à-Mousson) et j'y suis resté jusqu'à ma retraite ».

Herbert me raconta aussi que dans l'usine de la Meuse se trouvait également un sous-officier P.G. allemand,

spécialiste de la soudure sur les sous-marins, qui lui valut une qualification particulière et la considération tant des ouvriers que du patron.

A l'issue de ce récit qui en réalité s'échelonna sur plusieurs jours, je dis à Herbert :

— Dites donc, vous êtes bien les seuls Allemands à n'avoir pas été combattre en Russie en tant qu'unité de la Werhmacht. Cela est invraisemblable !

— Et pourtant c'est ainsi ! C'est la vérité.

J'avais posé beaucoup de questions. A son tour, Herbert m'interrogea :

— Je ne comprends pas pourquoi les Français aiment si peu les Allemands. Pouvez-vous me l'expliquer ?

Je ne m'attendais pas à une telle demande, mais qui, mieux qu'un Lorrain, pouvait expliquer à un ancien ennemi l'histoire répétée des invasions allemandes, des exactions commises dans la guerre, aussi bien contre les personnes que les biens. Une histoire longue et douloureuse qui engendra l'incompréhension et même la haine des deux côtés du Rhin... pendant longtemps.

Surpris, Herbert m'avoua que j'étais le premier à lui parler ainsi et à lui apprendre beaucoup sur le comportement du soldat allemand en campagne. Il ajouta : « Pour moi, depuis que je suis en France, j'ai toujours été bien traité et j'entretiens de bonnes relations avec nombre de vos compatriotes ».

Nous devions en rester là. A la fin du séjour, Herbert me laissa son adresse — l'occasion d'une rencontre à l'extérieur n'étant pas exclue.

Je n'avais pu oublier cette rencontre insolite. Dix mois plus tard, je lui téléphonai pour prendre de ses nouvelles et l'inviter à la maison. Et j'avais un service à lui demander.

Au cours de mes déplacements en captivité je m'étais « procuré » — prise de guerre en quelque sorte — un livre intitulé « Lectures allemandes », édité par Jules Goos à Heidelberg en 1932. Comme aucun P.G. français, sans doute à tort, ne voulait apprendre la langue de... l'ennemi, ce bouquin fut laissé de côté et franchit la frontière du retour avec moi en 1945, bien conservé malgré le temps. Et ce jeudi 25 octobre 1990 je le retirai du casier où il dormait depuis quarante cinq ans ! La curiosité me poussant, je tombai sur un récit « Soldatentreue » qui retint mon attention du seul fait du mot « soldat » dans le titre. Je mis Herbert à contribution pour m'en faire la traduction sur le champ, aidé de son épouse qui était là aussi.

Revue et corrigée par une jeune étudiante de l'Université de Nancy, c'est la traduction de ce récit que les lecteurs du Lien liront ci-dessous.

Pierre DURAND - V.B.

(Je rappelle à l'ami Durand, qui pourra le faire lire à Herbert, un récit du même genre publié dans le numéro de juillet-août 1990, p. 4, Section « Correspondance », dû à la plume de notre cher Henri Fisse, le bordelais).

LE DEVOUEMENT DU SOLDAT

Il y avait dans notre division un sous-lieutenant chasseur épanté, un gars courageux et généreux, toujours le premier lorsqu'il s'agissait d'affronter l'ennemi. Il était jeune et joyeux, il avait un teint de lys et de rose et un sens de l'humour savoureux, si bien que nous l'aimions tous sincèrement. Si la nuit il y avait une mission difficile, s'il fallait repérer la position de l'ennemi de jour, s'il fallait d'un coup de feu précis abattre un ennemi à grande distance, on faisait appel à lui et il ne rentrait jamais sans avoir accompli sa mission.

Suite page 2

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

1991. 46 ans ont passé depuis notre retour. Malgré le temps écoulé notre amitié et la fidélité à l'Amicale restent toujours aussi exemplaires. Nos disparus sont toujours présents grâce à leurs épouses qui continuent à faire partie de notre grande famille. Vos lettres arrivent en abondance. Nous remercions une fois de plus pour les cotisations et les dons pour la Caisse de Secours nos amis ci-dessous :

- ADAM Bernard, Paris.
- AUBERTIN Jean, Gendreville.
- BALESDENS Léonce, Villers-Bocage.
- Mme BEHOTEGUY Andrée, Paris.
- BELLEC André, Herblay.
- Mme BONHOMME Georgette, Colombey-les-Deux-Eglises.
- BRETON Roger, Armissan, qui nous prie de transmettre son meilleur souvenir à ses anciens amis du 49^e à Bayonne 1939 et copains de kommandos du XC, Jade, Norderfeld, Oberlethe.
- CALMES Achille, Paris.
- CHANELIERE Jean, Neulisse.
- COUTELLE René, Paris.
- DEMONGEOU Marcel, Châtelleraut.
- DEVILLERS Pierre, Roisel.
- DUCARD A., Domfront, à qui nous souhaitons une meilleure santé ainsi qu'à son épouse.
- DUNAND Benoît, La Pierre-Bénite.
- FARINET Laurent, Chaumont.
- Notre ami FERRI Antoine nous communique sa nouvelle adresse : 10, rue Paul Doumer, 14000 Caen, et reste auprès de tous nos camarades fidèle par la pensée.
- FORESTIER Clément, Marvejols, qui souhaite bon courage à tous ceux qui parmi nous sont éprouvés dans leur santé, et présente ses meilleurs vœux à tous, ainsi que nos amis :

- GUIGNON J., Niort.
- GUILLAUME DE GAYFFIER, Parpeville.
- LEVINE Jean, Colombes.
- LE DOARE René, Piomodern.
- MANQUANT Marcel, Le Touvet.
- MARTIN Jean, Valence.
- MOINET Paul, Rolampont.
- MOREAU Maurice, Drain.
- MOULIN J.-B., Merlou.
- Mme MURIS Charlotte, Thann, qui écrit : « Je remercie toute l'Amicale du soutien apporté lors du décès de mon cher époux. Il est bien vrai que votre aide est précieuse, autant morale que financière, et c'est pour cette bonne raison que je vous envoie rapidement mon chèque. Encore merci et longue vie à l'Amicale ».

Votre lettre nous a beaucoup touchés, chère amie, et c'est à nous de vous remercier de votre fidélité. Notre Amicale continue à exister grâce à tous nos compagnons et leurs épouses qui pensent comme vous.

- OUDEA René, Paris.
- PERRON Henri, Deuil-la-Barre, ancien Rédacteur du Lien, nous écrit : « La liste des décès, hélas, s'allonge démesurément et va bientôt poser des problèmes pour notre trésorerie. Il faut pour balancer que les survivants redoublent d'efficacité. J'admire toujours votre courage et votre obstination à maintenir notre Amicale en survie et adresse toutes mes félicitations pour leur beau travail à tous les membres du bureau ».
- Cher Henri, c'est nous qui n'oublions pas ton dévouement passé, c'est toi qui nous a incités à tenir le coup ! Merci de tes bons vœux, merci pour ta générosité. Nos meilleurs vœux à toi et à ton épouse, auxquels nous ajoutons toutes nos amitiés.

- Mme REYNAUD Josette, Chazelles-sur-Lyon.
- THIBAULOT, Choisy-le-Roi.
- THOUZEL Achille, Nîmes.
- Mme Vve VARAUT Charles, St-Mandé.
- Mme Vve VIE Fernand, Neuilly-sur-Seine.
- ALAUX Roger, Rieux-Minervois, qui joint à son don et à ses vœux une photocopie du décret intéressant particulièrement

nos camarades officiers, aspirants et sous-officiers. Ce texte figure aussi dans la Gazette de Heide de J. Aymonin.

- ALI Jean, Briollay.
- ALTEN BOURGER André, Meaux.
- ALTHERRE Donat, Le Thillot.
- AUBE Yves, Paris.
- AURIOL Elie, Semalens.
- BARBARIN Pierre, Cusset.
- BAUDRU Philippe, Vallois-Perrét, qui écrit : « Toujours en vie, je suis heureux de vous envoyer un chèque et mes meilleurs vœux à tous ».
- DEGOC Jean-François, Bréles.
- BELLOT François, Villejuif.
- BERNE André, Saint-Mandé.
- BERSET André, Tours, qui joint ces quelques lignes : « Conformément aux plus intimes désirs du trésorier... Voici... Dans un temps d'étalon (les talons je les garde) Le montant de ma cotisation Plus celui d'un carnet de dix bons (en avant) Joint à ma participation Pour quelque bonheur vagabond Avec mes chaleureuses salutations ».
- Le trésorier te remercie et t'envoie ses meilleurs vœux.

- BLAY Gabriel, PT Marcel La Valence.
- Mme Marie BOITIVEAU, Saint-Gilles-Croix-de-Vie.
- BORIE Charles, Brignais.
- BORIE Charles, Saint-Galmier, et son épouse qui, par la voie du Lien nous prie d'adresser à tous leurs amis des voyages Ducloux, leurs amitiés et leurs vœux, ainsi qu'à tous les amis de l'Amicale.

Mme Vve BRESSON Jean, Gemain-Goutte, écrit : « Je suis heureuse de recevoir le journal « Le Lien » bien que mon mari m'ait quitté pour l'au-delà il y a maintenant dix ans. Je vous joins un chèque pour aider ceux qui souffrent encore d'avoir été prisonniers. Avec mon fils, qui est chrême, nous voyons tous les ans l'Abbé CHAMBRILLON à Troyes qui vient de faire un infarctus. Bien des choses à tous les anciens du VB dont mon mari faisait partie ».

- BRIQUET Albert, Saint-Jean-sur-Moivre. Le Chanoine BRISMONTIER Maurice, Aumônier à Rouen.
- CABRIT Robert, Saint-Jean-du-Gard, envoie ses meilleurs vœux à tous les otages de 40-45 qui ont passé de si joyeuses vacances, choyés par nos grands amis allemands.
- CANAVESIO Adrien, Aubagne.
- CARGUY Etienne, Finhan Montech.
- CARLIER Louis, Chaumont-Porcien.
- CARLIER Jules, Péronne.
- CAUQUIL Marcelin, La Salvétat-sur-About.
- CHAFFRAY Emile, Pulvérières-Pontgibaud.
- COCHOT René, La Morlaye.
- COULON Ernest, Besançon.
- COYRAS Marius, Lanas Aubenas.
- CRETIN Raymond, Bourg-en-Bresse.
- CREUSOT Jean, Saint-Ame-Vagny.
- DARCANGE Ernest, Guenange.
- DEL BOCA Jean, Paris.
- DELEAU-DESHAYES Marcel, Paris.
- DE MALHERBE Jean-Charles, Nantes.
- Mme DEMEILLERS Suzanne, Rouen.
- DE ROECK Georges, Livry-Gargan.
- DESFORGES Pierre, Guéret, à qui nous souhaitons, ainsi qu'à son épouse une nette amélioration de leurs états de santé.

- DESTOUCHES Lucien, Piessis-Robinson.
- DROUOT Maurice, Nogent.
- DURANTON Georges, St-Germain-en-Laye.
- ESCUER Antoine, Aurillac.
- EVARD Marius, Chatenoy-le-Royal.
- FAURIE Abel, Laval.
- FISSE Henri, Bourg-sur-Gironde, qui envoie son bon souvenir aux anciens, surtout aux bâtisseurs de l'Amicale où, à partir de 46, il allait passer quelques heures rue de la Chaussée d'Antin, entre

(suite page 3)

Assemblée générale annuelle : 21 mars 1991

COURRIER DE L'AMICALE suite

deux trains, lors de ses voyages à Paris, pour son travail. C'était le bon temps, nous écrit-il. Nous venions d'être libérés. Nous étions encore jeunes. Nous avions retrouvé les êtres chers. Depuis les rangs se sont éclaircis. C'est la vie, mais le souvenir est là qui nous tient et « Le Lien » nous lie. Amitiés à tous.

Merci, cher ami, pour ta générosité pour notre Caisse de Secours.

LE FLOCH Jean, Quimper.

Mme **FOCHEUX** Andrée, Paris.

FONTENELLE Jean, Bruxelles, Président d'honneur de l'Amicale des Stalags X A, B, C (Belgique), présente ses vœux les plus fraternels pour 1991 et espère être des nôtres lors de notre prochain rassemblement.

FRANC Jules, Muzillac.

GALLARD Roland, Mirepoix, envoie son amical souvenir à ceux de l'ancien camp de discipline de Broweg et ses meilleurs vœux à tous.

GAUTHIER Michel, Serrières.

GAYARD Louis, Carmaux.

GERARD Félix, Savenay.

GOBILLARD Roger, Courtisols.

GOGER Francis, Riec-sur-Belton.

GUENIOT André, Romilly-sur-Seine.

Mme Vve René **GUILLAUME**, Trévoux.

Dr **GUINCHARD Henri**, Champagnole.

HURMAN Albert, Allauch.

ISTA Armand, Président National des Stalags VB - X A, B, C, son épouse et les membres de l'Amicale belge, présentent leurs vœux les plus sincères à tous les camarades français et à leur famille.

Ils vous invitent à venir très nombreux aux journées belgo-françaises à Namur, les 27 et 28 avril 1991.

JOLIVET Hubert, Paris.

KOESTEL Pierre, Groslay, demande ce

qu'il sont devenus les copains de l'équipe du Pigalle de la baraque 182, ceux qui tapaient dans le ballon, qui pratiquaient l'athlétisme, la boxe, l'escrime, etc... et ceux qui se réfugiaient dans la lecture, les échecs, les jeux de cartes ?

Ceux qui restent sont devenus des « Papy » qui, malgré leurs petits ennuis de santé, tiennent encore la route avec un moral « Comme ça ! » Avec les amitiés du « Zazou de Pigalle ».

LACAZE Robert, Gramat.

LAMIRAND Henri, Haubourdin.

LAPORTE Jean, Senlis.

LASCOMBES DE LA ROUSSILHE, Enghien-les-Bains.

LAURAS Jean, Villeneuve-sur-Lot.

Mme **LAURENS Denise**, Bois-Colombes.

LEBRUN Amédée, Foug.

LEFEVRE Roger, Aulnay-sous-Bois.

MAITENAZ Gabriel, Romans-sur-Isère, que nous remercions doublement pour sa générosité et la partition retrouvée dans ses archives et qui a pour titre « Prisonniers ».

MESGNY Maurice, Paris.

MILLON Raymond, Neuilly-sur-Seine, regrette énormément de ne retrouver aucun de ses anciens compagnons de captivité. Il faisait partie du Stalag VB Villingen. (Quel(s) kommando(s) ?

MOLAGER Gabriel, Pouilly-les-Feurs.

Mme Vve **MORLIERE**, Amiens.

NORMAND A. Eppeville.

PASSET Lucien, Bellicourt.

POINCHEVAL Albert, Coutance, avec l'espoir que tu pourras de nouveau lire Le Lien, après l'opération de la cataracte que tu as subie.

PERRY André, Saulxures-les-Nancy.

PICOCHÉ Marcel, Manlay.

PLANQUE Lucien, Ivry-sur-Seine.

PORTEAU Jean, Saran.

RABUT Paul, Bourg-de-Péage.

REYNIER Noël, Le Bez.

RIBEILL André, La Rochelle, ajoute à son don ses amitiés aux anciens du kommando 5144 à Brème Fok Wulf, ainsi qu'à tous les anciens P. G. sans oublier son ami **PONROY**.

ROBERT Bernard, Nice, nous prie de transmettre toutes ses amitiés à ceux de l'ancien kommando 604 du stalag XB, et particulièrement à Maurice **MARTIN** qui, malgré « vents et marées », tient toujours le cap, ainsi qu'à tous les rescapés.

Mme **Roger RONFAULT**, Saint-Lye.

ROSENBAUM, Enghien-les-Bains.

ROULLEAU Raymond, Chartres.

SALLES Robert, Bonnières-sur-Seine, avec l'espoir quand même qu'il retrouvera suffisamment de forces pour participer à notre Assemblée générale.

Dr **SALVAGNIAC A.**, Versailles.

SANTIAGO Emmanuel, Biarritz.

THIZY Jean, Pomeys.

TINGAUD Pierre, Cherves-de-Cognac.

TOUCHE Jean, Rognonas.

UHR Robert, Biarritz.

VAIRON Gustave, Fresne-Saint-Mames.

VALADOU Georges, Paris.

VERNEUIL Pierre, St-Jean-d'Angély.

VILLIERS Raymond, St-Martin-du-Tertre.

VINCENS Joseph, Villemur-sur-Tarn.

WARIN Jean, Beauvais.

CHATEAU René, La Garenne-Colombes.

ARNOULT Lucien, Axat.

BARROUILLET Lucien, Hagetmau.

DUEZ Julien, Viroflay.

GAUDRON Lucien, Paris.

Dr **GUIBERT Jacques**, Angers.

HINZ Alphonse, Asnières.

JOSEPH Jean, Vigneux-sur-Seine.

LAMOTTE Robert, Livry-Gargan.

MERLE Joseph, Sceaux.

RAZE Julien, Argenteuil.

Mme **REIN Paulette**, Paris.

RICHARD Marcel, Rebais.

SEUROT Alexandre, Asnières.

THEPAULT Joseph, St-Rémy-sur-Aure.

BRUN Maurice, Vence.

CAPPELLETTI Renio, Senonches.

FOUSSARD Maurice, Berchères-les-Pierres.

Dr **PAYRAU Paul**, Paris.

POIRIER Maurice, Bethisy-St-Pierre.

PORTE Bruno, Paris.

L'Abbé PUISSANT Roger, Chevières.

SCHUSTER Daniel, Mongeron.

MEUNIER A., Anderlues (Belgique).

Merci à notre Rédacteur **TERRABELLA Joseph**, ainsi qu'à son épouse, pour leurs largesses envers notre Caisse de Secours.

RECTIFICATIF

Ce n'est pas son fils mais son petit-fils que notre amie Mme **GODARD** a perdu dans un accident de voiture, et c'est son arrière-petit-fils, âgé de 11 ans, qui est en réanimation (Lien de décembre, page 5).

Nous espérons une amélioration rapide de cette situation.

DECES

Nous avons appris la mort récente de :

— **GUILLAUME René**.

— **DESPAGNE Marcel**.

— **DELVEUX Mme**, épouse de Louis Delveux.

Nous avons appris avec retard le décès de **Armand PIMPURNIAUX**, président de l'Amicale belge des X A, B, C.

Nous adressons nos très sincères condoléances à la famille de notre camarade ainsi qu'à tous les membres de son association.

Acceptez cette prière mon Dieu. Ainsi soit-il ».

Matricule 60750 - Stalag II A.

Il m'apprend par ailleurs, dans un courrier récent, que pour sa conduite après son retour en France, où il reprit les armes pour se retrouver dans de nouveaux combats, la médaille militaire, promise depuis 1945, venait de lui être attribuée.

Elle lui a été remise officiellement au début du mois de septembre 1990, au sommet de la montagne du Donon, bien connue des combattants de 1940.

Nous félicitons comme il convient ce camarade qui, malgré les souffrances endurées, porte allègrement ses quatre vingt trois ans. La photo qu'il m'a envoyée, prise au moment de la remise de sa récompense, témoigne de sa toujours juvénile prestance.

Pierre DURAND.

UNE VOIX DANS LA NUIT

Dans un très beau livre publié en 1987, sous le titre « Obsession de la belle », **Henri DROIN** a raconté son vécu de prisonnier de guerre et son évasion réussie, après maintes péripéties frôlant parfois la tragédie.

Notre journal (n° 434 d'octobre 1987) a donné de larges extraits de ce récit, relatant notamment le destin cruel de notre camarade, mélangé par mégarde aux prisonniers russes et traité comme eux.

Trois ans après cette publication, **Henri DROIN**, dans une correspondance privée s'épanche un peu plus et m'adresse, avec une grande pudeur, la copie d'une prière qu'il a conçue « dans ces longues journées de retraite en cellule, après son premier voyage à travers l'Allemagne » — sa seconde évasion devait suivre...

Je le remercie de m'autoriser à publier son texte alors que « même ses proches en ignoraient l'existence jusqu'à ce jour » (25 janvier 1990).

Vers août-septembre 1941. Sur les chemins de l'Allemagne.

« Oh ! Mon Dieu, Notre Père, vous qui êtes la puissance de la vie, nos espérances. Je vous demande aide, et je me mets sous votre protection. Je ne suis rien, mais je vous implore, pour que vous me donniez la chance, le courage et la force, afin que je puisse gagner l'étape de cette nuit sans trop d'ennuis. Donnez-moi la volonté de tenir et de vaincre. Que les peines et les risques soient autant de stimulants pour gagner. Que votre croix soit lourde, je veux bien la supporter avec vous mon Dieu, donnez-moi la joie de fouler le sol de notre France, d'embrasser ma femme et mes enfants.

Assemblée générale annuelle : 21 mars 1991

Les Anciens d'ULM/DANUBE

Sous L'ORMEAU



La captivité à Ulm en 1870-71

par le R. P. Joseph, Aumônier des Prisonniers de Guerre.

(Suite du n° précédent)

CHAPITRE IX
LES OCCUPATIONS DES PRISONNIERS

Beaucoup ne faisaient rien et ne voulaient rien faire ; couchés sur leurs paillasses pendant de longs jours, ils se livraient à des conversations, à des chants obscènes, se querellaient entre eux ou inventaient quelque nouveau moyen de tirer des carottes à l'aumônier...

Et, enfin, un très grand nombre étaient mornes, silencieux, hébétés.

Je m'efforçai de leur procurer quelques jeux. Il fallait surtout des livres : comment s'en procurer ? Paris, ce grand réceptacle de toutes choses, bonnes et mauvaises, était cerné, les communications étaient interrompues ; rien n'était plus difficile. Les comités de Cette, de Besançon, de Lausanne, l'abbaye d'Elinsiedeln, Fribourg en Suisse, Mgr Merillod, nous vinrent en aide. Je consacrai à cette œuvre une petite somme, et j'évalue à 10.000 le nombre des volumes et des traités catholiques que j'ai distribués. Quoi que ce fût peu pour tant de lecteurs, ces livres ont rendu les meilleurs services.

Les comités anglais et genevois avaient saisi la situation mieux que les catholiques. Ils inondèrent, c'est le mot, tous les dépôts allemands de leurs fades traités ; dans le nombre, quelques-uns étaient indifférents ; d'autres étaient dangereux, parce qu'ils enlevaient la foi. Je ne crois pas qu'ils firent grand mal : nos soldats s'en défiaient, et les employaient à toute espèce d'usage... Le gouverneur ne tarda pas à en interdire complètement la distribution, et fit renvoyer plusieurs ballots à leurs expéditeurs.

Quelques bienfaiteurs inconnus, auxquels nous exprimons ici notre reconnaissance, nous envoyaient assez

régulièrement des journaux français ou belges ; nous les réservions pour les malades. Mais, apprenant un jour que le R. P. Dufor, aumônier de Hohen-Asperg (2), avait été cruellement jeté en prison pour le fait très innocent d'en avoir fait passer à ses hommes, nous crûmes prudent de renoncer à cette innocente distraction. La persécution dirigée alors contre les aumôniers français avait pris une telle fureur, que la moindre imprudence pouvait amener l'incarcération ou le bannissement. C'eût été pour nous un honneur, mais, pour nos pauvres prisonniers, un préjudice qu'il fallait éviter.

La légèreté du caractère français est proverbiale. S'il en est qui sentaient leur malheureux sort, d'autres étaient aussi gais que s'ils avaient été en France, dans leurs casernes. Beaucoup trouvaient le moyen de s'étourdir. Ils se livraient à mille espiègleries.

Les projets d'évasion, on le conçoit, germaient dans bien des têtes.

Un jour cinq militaires, ayant en tête un sergent, qui avait monté le coup, vinrent me trouver.

« M. l'aumônier, nous savons que vous ne nous vendrez pas ; nous sommes décidés à nous évader. Tous nos plans sont combinés : voulez-vous nous donner des effets civils ?

— Je suis touché de votre franchise et de votre confiance. Non, je ne vous vendrai pas ; mais je ne puis à aucun prix, vous servir de complice. Je vous rendrais le plus mauvais service. Vous devez sans doute à la patrie votre amour et votre vie ; mais ce n'est point l'aimer que de vous exposer à répandre votre sang inutilement. Or vous n'avez aucune chance de réussir ; si vous êtes pris, vous vous exposez à être fusillés, et vous provoquez les mesures les plus sévères à l'égard de vos compagnons, dont la détention deviendra encore plus rigoureuse. Je vous en conjure, abandonnez cette folle entreprise ».

Ils me le promirent.

Le lendemain, j'appris par mon secrétaire que les cinq gars avaient réussi à s'évader, et qu'ils s'étaient procuré ailleurs des vêtements civils. Quelques jours après, on les ramenaient les menottes aux mains ; on voulut bien ne pas les fusiller ; mais ils furent mis aux fers.

Dans l'instruction qui précéda leur condamnation, on leur demanda : « Qui vous a donné ces effets civils ? — C'est M. l'aumônier », répondirent-ils.

C'était un impudent mensonge, qui compromettrait ma position au milieu de leurs frères. Que leur importait ? on leur avait si bien appris à mépriser le prêtre et à se débarrasser de son autorité !

Je niai énergiquement : on crut à ma parole, et je ne fus pas inquiété ; mais le gouverneur me fit défense formelle de distribuer à l'avenir des effets civils.

Cette interdiction me causa un profond chagrin. Il faisait froid ; beaucoup de soldats manquaient de vêtements extérieurs ; j'avais reçu des ballots de pale-

tots, pantalons, gilets, etc. Il fallait tout mettre au grenier jusqu'au printemps...

A l'occasion de quelques autres évasions dont il est parlé ailleurs, et qui ne faisaient que rendre pire le sort de tous, la vigilance des geôliers était devenue plus étroite : les postes furent renforcés, des vedettes avaient été placées, la nuit surtout, à toutes les issues.

Ce fut l'occasion d'une farce. Un soir une sentinelle aperçoit un corps qui descendait le long d'une corde fixée à un trou des casemates : pas de doute, c'est un prisonnier qui s'évade ; elle donne avec l'alarme le Qui vive d'usage, crie : Wer da ! de toute la force de ses poumons. Pas de réponse. Soudain elle fait feu, et le corps s'affaisse aussitôt, percé d'une balle ; tout le poste accourt, et se précipite dans le fossé ; on le relève, et on se trouve en présence d'un mannequin de paille habillé en soldat... La sentinelle et ses compagnons n'étaient pas fiers, et les nôtres en rirent longtemps, et de bon cœur.

Des cantines avaient été établies dans tous les forts. La bière, l'eau-de-vie, le pain, le beurre, les œufs, le lait, la charcuterie et le fromage formaient le menu invariable de la carte. Un tarif affiché aux portes, par ordre supérieur, réglait le prix net de chaque objet : on ne vendait pas cher ; les malins qui écrivaient que tout était hors de prix, ne disaient pas la vérité. Ceux qui avaient quelques ressources pouvaient se procurer un supplément de nourriture à bon marché.

La présence de ces cantines, qui étaient à un mal nécessaire, nous valut tous les désespoirs que causent à MM. les curés les cabarets des villages ; elles occasionnèrent de déplorables abus. Trois mois après notre arrivée, on commença à payer, par des banques anglaises, une solde de captivité. Quelques familles se saignaient à blanc pour envoyer à leurs fils quelques ressources ; beaucoup de soldats s'en procuraient par leur industrie ; d'autres vendaient leurs effets.

Presque tous les prisonniers avaient alors un peu d'argent. Les avertissements sur le bon usage qu'il en fallait faire ne manquaient point. « Au retour, disions-nous à tous, vous trouverez peut-être la famine ; que celui qui a quelques sous sache économiser, s'il ne veut pas souffrir la faim ; ayez du cœur, et ne ruinez pas dans l'ivresse ces forces dont vos familles et la patrie ont plus que jamais besoin ». Un grand nombre suivirent nos conseils, et se trouvèrent, au jour du départ, possesseurs de sommes assez rondes.

Mais l'ivrognerie, ce ver rongeur des sociétés, cette peste de la famille, ce poison de l'homme, n'était pas vaincue.

A suivre.

(2) Ce digne prêtre fut incarcéré pendant vingt jours, au bout desquels on le relâcha sans aucune forme de procès. Sa conduite était à l'abri de tout reproche.

LE DEVOUEMENT DU SOLDAT suite

Il avait un serviteur fidèle et dévoué qui s'appelait Sepp et qui comprenait tous les désirs de son supérieur avant que celui-ci n'ait parlé ; au combat, sous une pluie de balles serrées, Sepp se couchait à côté de son chef et lui chargeait son fusil. Ce Sepp jouait ma foi merveilleusement bien de l'harmonica : des chansons folkloriques et tyroliennes, des danses, tout ce que l'on voulait ; nous nous réjouîmes de ces belles et joyeuses mélodies. C'est pourquoi, un jour où une grenade avait explosé non loin d'eux, le jeune sous-lieutenant dit à Sepp : « Sepp, si un jour je suis touché, alors joue à mon enterrement, tu sais bien quoi ; à ma mère, tu enverras alors quelques souvenirs ; tout le reste, même l'argent, tu pourras le garder.

Le troisième de la bande était le fidèle chien Karo. Lui n'avait pas le droit de venir au combat, mais devait en échange veiller sur le paquetage toute la journée. Le soir, il dormait devant la porte de son maître et ne laissait entrer personne à part Sepp. Souvent, il s'enfuyait du convoi, même quand le colonel grondait, et se glissait jusqu'à la ligne des tirailleurs pour partager le danger aux côtés de son maître.

Un beau jour, le destin s'abattit sur notre héros, une balle fatale toucha en plein front notre jeune et sympathique sous-lieutenant, si bien qu'il resta étendu sur place, inanimé. Un doux sourire éclairait ses traits, un sourire comme nous n'en avions encore jamais vu sur le visage d'un mort ! Notre peine était grande, mais un soldat n'a pas beaucoup de temps pour les larmes. Ainsi on creusa donc une tombe dans un petit jardin et on y coucha le jeune homme courageux ; nous enlevâmes nos casques pour prier et l'un d'entre nous récita un modeste Notre Père. Sur le tumulus, nous déposâmes une dernière rose, tandis que la compagnie se signait. Lorsque le capitaine eut prononcé ses derniers mots, Sepp commença à jouer : « Gott sei getreu » (Mon Dieu, que nous te soyons fidèles) et « Befiehl du deine Wege » (Montre nous le chemin) ; il les joua merveilleusement, comme jamais personne ne les avait joués auparavant. Aucun morceau d'orgue ne m'a autant ému depuis ! Nous avions tous les larmes aux yeux. Alors il joua le beau et inoubliable vieux chant du soldat : « Ich hatt'eine Kameraden » (J'avais un camarade) et « Die voglein im walde » (Les petits oiseaux dans la forêt), « In der heimat, da gib't's ein wiederseh'n ! » (On se reverra au pays !). Toujours et toujours, jusqu'à ce qu'il fasse nuit et que nous dûssions partir.

Il fut impossible d'éloigner Sepp de la tombe de son chef ; il s'assit dessus, pleura et joua à tour de rôle toutes les belles chansons qui lui venaient à l'esprit et que l'officier aimait entendre jadis. Tout à coup, alors que nous nous apprêtions à partir, Karo arriva d'on ne sait où, comme s'il avait deviné la mort de son maître. Il gémit, gratta la terre et hurla car il savait bien que c'en était fait à jamais. Pendant cette scène d'au revoir, le chant des canons retentissait dans un bruit de tonnerre et les fusils crachaient en sifflant leurs balles de partout. Très émus, nous nous éloignâmes, les ennemis approchaient et attaquaient ; mais Sepp jouait toujours sa chanson : « In der heimat... » dans l'obscurité du soir, nous dûmes l'emmener de force pour qu'il ne tombe pas entre les mains de l'ennemi. Seul Karo resta et ne recula pas.

Quand deux jours plus tard, nous eûmes repoussé les ennemis et que nous revînmes à cet endroit, le fidèle Karo gisait sur la tombe, mort. Nous enterrâmes le brave chien au pied de son maître. Mais, depuis ce jour, Sepp ne joue plus une note ; dans son chagrin, il a jeté son harmonica à l'eau.

(Traduction de la correspondance de guerre d'un officier).

Salut Herbert, merci pour ta complaisance et surtout bonne santé.

P. DURAND.

—0—

CEUX DE 39-40

Les combattants de 39-40 ont été fortement critiqués par un ancien de 44-45 du 2^e régiment de Cuirassiers, dans une revue régionale paraissant en Lorraine. L'auteur de l'article, citant par ailleurs les faits d'armes accomplis par le 2^e Cuirassiers, au cours de la campagne dans les Vosges, a envoyé plusieurs exemplaires de la revue au chef de corps actuel. Les choses ne pouvaient en rester là, car trop c'est trop !

Deux de nos camarades Pierre DURAND et Jean WEBER, ont protesté vigoureusement auprès de la revue qui a publié leur mise au point.

Copie ayant été envoyée au commandant du régiment, celui-ci a bien voulu, très aimablement y faire réponse et nous l'en remercions bien vivement.

Voici la teneur du courrier du colonel que tous les anciens combattants liront avec satisfaction. Cette réponse est accompagnée du récit de la mort au combat du cuirassier BARON Michel, le 13 mai 1940. Son nom donné en parrainage à la fraction du contingent actuellement sous les drapeaux, va donc passer à la postérité. Et c'est justice.

Rappelons une fois encore, car cela est trop souvent ignoré des jeunes générations, que la Bataille de France a coûté 120.000 tués à notre armée, qui affrontait, presque seule alors, la puissante Wehrmacht.

A SP 69466, le 8 novembre 1990
00589 Armées.

Cher Monsieur Durand,

« Recevez tous mes remerciements pour les documents que vous avez bien voulu nous envoyer. Ils figureront en bonne place dans la bibliothèque du régiment.

« Cependant, je tiens à vous rassurer. Le souvenir de nos anciens de 39-40 reste vivant au 2^e Cuirassiers. Je vous envoie, pour preuve de notre respect, le récit de l'exploit et de la mort du cuirassier Marcel BARON, dont le nom va être donné en parrainage à la fraction du contingent 90/10, à l'occasion de la cérémonie du 11 Novembre prochain.

« En vous priant de croire, Monsieur, à l'expression de nos sentiments les meilleurs ».

Récit de la mort du cuirassier

BARON Marcel
du 3^e escadron
du 2^e régiment de Cuirassiers.

« 10 mai 1940. Début de la campagne de Belgique.

« Le 2^e régiment de cuirassiers arrête momentanément la violente avance de l'attaque allemande.

« Il est 18 heures. A quelques dizaines de mètres au-dessus des chars, un bombardier allemand menace la colonne. Le voyant arriver à faible vitesse, le cuirassier BARON, motocycliste du 3^e escadron, décroche son mousqueton et tire. L'avion, touché, abandonne immédiatement sa route et s'abat aussitôt à quelques centaines de mètres dans les champs.

« Mais le remarquable tireur n'est pas encore satisfait. Avant même que l'avion ait touché le sol, il bondit hors de la route, tenant à capturer l'équipage. Trois hommes sautent de la carlingue et fuient à travers champs. Le quatrième, après une courte lutte, sort de l'appareil, les bras levés, prêt à se rendre. La victoire est totale, car un cuirassier a couru chercher au village très proche quelques militaires qui réussirent à reprendre et à désarmer les trois fuyards.

« Porté en triomphe, le cuirassier BARON reçoit immédiatement d'un chef de bataillon une attestation officielle de son fait d'armes et à son arrivée au régiment, la croix de guerre.

« Trois jours plus tard, le 13 mai 1940, le cuirassier BARON est porté disparu. Dans l'accomplissement d'une mission de liaison, il est surpris par un déluge de bombes.

« Mort au champ d'honneur. Il a payé de sa vie pour que la France reste libre ».

D'après le journal de marches et opérations du 2^e régiment de cuirassiers pendant la campagne de 1940 et dossier historique des campagnes de 1940.

—0—

HONNEUR AUX COMBATTANTS DE 1940

DES CHIFFRES ET DES LETTRES

Les éléments chiffrés de la bataille de France en 1940, il y a 50 ans, font apparaître l'importance des forces en présence et des efforts demandés aux belligérants qui dépassent l'imagination de ceux qui n'ont pas connu les événements.

La France de 1939 avec ses 40 millions d'habitants a mobilisé en métropole environ 3,6 millions d'hommes, sensiblement le cinquième des personnes de sexe masculin soit 90 % de la population active... au point qu'il faudra rapidement dégager des armées plus de 800.000 affectés spéciaux non sans irriter ceux du front.

L'effort de guerre de la France de 39-40 est même proportionnellement plus important que celui du 3^e Reich riche de ses 60 millions d'Allemands et plus méthodique !

En mai 1940 les effectifs des alliés et de l'axe sont équivalents, mais l'armée française immobilise 13 divisions dans la Ligne Maginot et autres fortifications. La Wehrmacht compte 10 Panzerdivisionen et les alliés 13 divisions mécanisées mal réparties et sous équipées ; seulement 40 % des engins blindés sont endivisionnés, soit un rapport de 1,75 en notre défaveur.

En ce qui concerne l'aviation, le déficit en appareils disponibles au front est manifeste : 1790 contre 3500.

Heureusement les marines française et anglaise ont la maîtrise de la mer : sans elles les opérations de Narvik et de Dunkerque eussent été impossibles et auraient tournées au désastre.

LES CHIFFRES PARLENT D'EUX-MEMES

La Bataille de France a duré 45 jours. Elle a coûté aux Français 123.100 tués et disparus (2735 par jour), des dizaines de milliers de blessés, 1.830.000 prisonniers et 30.000 internés en Suisse. Les Britanniques ont eu de leur côté à déplorer 3.500 tués, les Belges 7.000 et les Hollandais 2.890, soit un total pour les alliés de 136.490.

Ce nombre est à rapprocher des pertes allemandes : alors que la campagne de Pologne avait coûté près de 14.000 tués et disparus et plus de 30.000 blessés, les pertes de la Wehrmacht en France, sont de 45.458 tués et disparus et de 111.034 blessés.

Du 10 mai au 4 juin malgré la Belgique, Sedan, Dunkerque... les pertes infligées aux troupes allemandes sont en moyenne de 2449 hommes par jour ; et du 5 au 25 juin avec la Somme, Montcornet, la Loire (Saumur) de 4762 tués par jour bien que l'armée française fut amputée du corps expéditionnaire britannique et de ses armées les mieux encadrées et équipées étreintes dans le nord. C'est assez dire combien l'armée française a fait preuve de mordant, en se battant jusqu'au bout dans des conditions matérielles épouvantables.

Tous les stratèges et tacticiens s'accordent pour affirmer que le combat retardateur et défensif est de très loin le plus difficile à mener, si ce n'est le plus meurtrier pour ceux qui retraitent.

S'il y a eu tant de prisonniers français, notamment après la signature de l'armistice et au mépris de la convention, c'est précisément parce que beaucoup de combattants étaient restés sur place sans se débander et en refusant de se rendre.

Depuis la campagne de France de 1940, on a vu bien des troupes battre en retraite et défaits : soviétiques, britanniques en Afrique et en Asie, américaines dans le Pacifique et allemandes sur les fronts de l'Est et de l'Ouest... finalement les combattants français supportent la comparaison très honorablement : à telle enseigne, que certains généraux de la Wehrmacht ont repris les instructions et consignes du Général Weygand qui avaient fait la preuve de leur efficacité grâce au courage, à la ténacité, à l'habileté manœuvrière et aux astuces des combattants français de 1940.

Honneur à eux !

Hugues DALLEAU,
Ancien d'Algérie,
Vice-Président National Délégué.

FORCES ALLIÉES ET DE L'AXE (*)

sur le front de l'Ouest en mai/juin 1940 (45 jours)

	ALLIÉS					AXE			
	France	Grande Bretagne	Pologne	Belgique	Hollande	Total	Allemagne	Italie	Total
Population	40.000.000	46.000.000					60.000.000		
Mobilisés	3.600.000								
Divisions	97 (1)	11(2)	2	22	8	140	136(1)	24	160
Chars	2.400 (4)	600	—	?	?	3.800	2.600(5)		3300
Automitrailleuses	800						700		
Aviation	2.200	550	—	?	?	2.750	4.500	?	4500
Appareils opérationnels au front	1.360	430				1.790	3.500	?	3500
dont chasse	630	140				770	1.210		
bombardement	240	160				400	1.680		
reconnaissance	490					490	640		
PERTES									
Tués	123.100	3.500		7.000	2.890	136.490	27.074		45.458
Disparus							18.384		
Blessés							111.034		111.034
Prisonniers	1.830.000								
Internés en Suisse	30.000								
(1) dont 3 DLM (Division Légère Mécanique), 5 DLC (Division Légère de Cavalerie), 4 DCR (Division Cuirassée de Réserve) et 13 DIF (Division d'Infanterie de Forteresse) (2) dont 1 Division Blindée (3) dont 10 Panzerdivisionen (4) dont 40 % endivisionnés (5) endivisionnés (*) sources : Encyclopédie Larousse, Journal Officiel, Les Combattants de l'Honneur (Copernic Editeur) Extrait de « La Voix du Combattant », mai 1990, n° 1555.									

GAMELIN UN GRAND MALADE

Du président de l'Association des A.C. et V.G. d'Alsé, M. Pascal :

« L'article concernant le général Gamelin paru dans le Journal des Orphelins de Guerre nous a plongé dans une profonde stupeur ! Nous pensons que la presse combattante se doit d'en diffuser le contenu (...)

Cet article qui cite des informations publiées par notre confrère « Le Quotidien du Maine » relate l'entrée aux archives départementales du Territoire de Belfort, de documents étonnants découverts par M. Martial Matzner chez un antiquaire de Cernay. Selon ces pièces, le Général Gamelin, commandant en chef en 1939, était atteint d'une maladie grave qui ne lui laissait que quelques heures de lucidité par jour. « Pour

cette raison, précise l'auteur de l'article P. Schori, il avait fait installer à son P.C. du château de Vincennes, une alcôve dans laquelle, dit-on, au plus fort de la débâcle, il dormait !... » Souhaitons que l'examen de ces archives, ainsi « récupérées », apportera une réponse à la question que nous nous posons : qui a placé ce malade devenu irresponsable, à ce poste unique de commandant en chef des Armées françaises et alliées ? En effet, si la population pouvait méconnaître l'état de santé du grand soldat, son entourage et les dirigeants de l'époque ne pouvaient l'ignorer et, ce qui est d'autant plus grave, supposons qu'il ait été placé là, en raison de son incapacité... »

« Journal des Combattants », 1-12-1990.

—0—

et où, à notre grande joie, nous donnions un bâton de chocolat au gosse de la maison qui s'en barbouillait les joues avec grands cris de la mère et ses jurons bien connus : « Herr God, sacrament... etc. »

J'ai donc fait demi-tour et me suis rapproché du Waldhotel, du côté du célèbre Wolfart... que de constructions nouvelles, un hôtel, des tas de résidences secondaires, et tout à coup, j'ai reconnu le Waldhotel : la descente abrupte, les briques rouges à la base du bâtiment, même s'il a été modernisé, les murs sont là : la grande tour à l'ouest, ainsi que la grande terrasse surplombant, à défaut de jardin d'hiver, la salle servant aux rares séances récréatives, mais plus de baraques des Russes, plus de bâtiment des chleus, plus de chirurgie, tout a été rasé et reconstruit sans rapport avec ce qui existait avant.

J'ai été reçu chaleureusement avec mes « Ausweis » en poche, en « pigeon écrasé » bien connu, par les sœurs protestantes qui tiennent une maison de retraite pour malades et vieux. L'entrée a été élargie, mieux éclairée, le hall est intact, l'escalier est là, mais il est ciré. « C'était si sale quand nous sommes arrivées ! » m'ont-elles dit. J'ai demandé à monter au 3^e étage et j'ai revu la zimmer 51 qui est devenue la 49 : les fenêtres ne sont plus mansardées (notre caisse-garde-manger, servant de frigo l'hiver, a disparu) la lame de parquet qui cachait nos petits trésors est recouverte d'une moquette. La vue sur Villingen n'a pas changé malgré la croissance des sapins qui étouffent de plus en plus le bâtiment. Il y a maintenant une autre sortie abrupte du côté de la gare d'Unterkernach qui est transformée en dépôt de matériel, la ligne de chemin de fer est plus ou moins en sommeil, je l'ai longée pour aller au fameux café « Florelle » où Erna nous servait du schnaps, que payait notre sentinelle ; j'en appelle au souvenir des docteurs DAMASIO, FELLONEAU, PALMER, SALVAGNIAC, MERLE, GUINCHARD... là, plus de café, plus d'Erna sans doute, mais de coquettes villas en espalier, à flanc de coteau, face au soleil !

Je ne sais pas un mot d'allemand, à part verboten, morgen-frü, flügeralarm, England kaput, das ist sehr kranke, car, étant médecin auxiliaire, je n'ai eu aucun rapport avec les médecins allemands et pas du tout avec les sentinelles, sauf pour les trois appels journaliers. Un souvenir encore : au début de ma captivité où l'unterarzt allemand (le seul que j'ai jamais vu) venait jouer aux cartes avec nous et où le brave NOUAILLE, à chaque fois qu'il pétait ou rotait, criait « Heil Hitler », sa collaboration a vite cessé... avant l'heure ! Quand je pense que ce pauvre NOUAILLE, vite libéré, a été tué, fêtant la libération du Grand Fougeron (35) où un de mes beaux-frères, ancien KG lui aussi, lui a succédé comme médecin !

Bref ! Heureusement, j'avais mon neveu qui parlant anglais, se débrouillait très bien pour déchiffrer les menus. Un jour où avec ma femme nous étions seuls au restaurant avec de la schweingherbi à chaque ligne du menu je me suis accroché au mot « Florelle », en souvenir d'Erna, nous avons commandé ce plat et n'avons pas été déçus : c'était bien une truite !

Bien sûr je suis allé à Sigmaringen où j'avais été avec les Corses qui ont donné aux Allemands la plus belle leçon de leur patriotisme chatouilleux : mon lointain cousin Pierre Joxe aurait sans doute à l'époque eu moins de chances qu'avec un parlement-croupion à faire passer la mention de « peuple Corse composante du peuple français ». J'ai admiré leur solidarité sans faille, leur passivité comme résistance active, leur flegme tout britannique, narguant les sentinelles en allumant, sous leur nez, leur cigarette et en la rejetant négligemment après avoir tiré quelques bouffées, en l'écrasant rageusement sous leurs yeux (c'était dur quand la dite sentinelle n'avait que 3 cigarettes par jour), voilà qui sape le moral.

C'est à Sigmaringen qu'en me promenant avec une sentinelle, j'ai vu, au passage à niveau après le pont sur le Danube, passer un train de militaires français voguant vers la Syrie qu'ils n'ont jamais atteinte, et des

avions aux cocardes tricolores nous survolant qui, eux, ont peut-être atteint leur but ! Comment ne pas avoir le cœur serré en voyant cela, alors que vous êtes captif et crevant littéralement de faim s'il n'y avait pas les colis de polanta, de ficatelli et autres délices corses. Il ne reste plus rien du kommando et je n'ai pas vu la flugplatz où les Corses travaillaient en creusant des trous pour y enfouir leurs outils... a-t-il été fini ? Je l'ignore et n'ai pas pu interroger les gens, vu mon infirmité linguistique.

De là, je suis allé voir les châteaux de Louis II de Bavière et l'église baroque de Wies, en réfection pour 100 millions de D.M., puis par Füssen, Rempten, Worgen, Lindon, Friedrichshafen, Konstanz, Donaueschingen, j'ai regagné Freiburg et la France, soulagé de mon oppression toujours obsessionnelle, je pardonne mais n'oublie pas, je n'ai pas confiance du tout ! Mais je vois que je verse dans la polémique politique... je voudrais cependant faire remarquer que 1.800.000 prisonniers ont été otages et victimes de bombardements, sans compter ceux qui ont servi de « boucliers vivants » avant l'heure, pour la prise de tel ou tel ouvrage, ou pour progresser dans leur offensive : les docteurs FELLONNEAU et PALMER, pourtant médecins avec croix-rouge au bras ont fait, sur un char allemand, la conquête de la Normandie, tout un après-midi... les médias n'étaient pas là pour nous en rendre compte ! La morale du vainqueur est assez élastique tout en se drapant dans l'honneur, fut-ce celui des armes, qu'il prodigue généreusement ; ça ne coûte rien, mais ça entretient des illusions chez le vaincu, ça flatte son amour-propre et ça freine sa révolte !

Méditez mes propos, mes chers camarades, j'espère que votre rancœur s'en est allée, comme la mienne, au fil de la rivière, en l'occurrence la Brigach, qui passe à Villingen pour aller vers Donaueschingen former le beau Danube bleu, qui n'a de bleu que le nom !

Docteur Joseph CESBRON.

Ancien du Waldho - V.B.

La Gazette de Heide

LA NEIGE

Pour débiter mon exposé, je citerai quelques phrases d'une lettre privée, écrite par une lectrice du Lien, qui ne manque pas de poésie.

«...L'hiver est là (déjà), et c'est avec un peu de mélancolie que mes yeux contemplant le gris poudré de la colline sur lequel les peupliers dépouillés se profilent comme des ombres chinoises avec, à leurs pieds, la tache sombre et plus dense des buissons d'épineux.

« Seules les vaches animent d'un rythme plus lent la plaine enneigée, et nos petites mésanges virevoltent autour de la mangeoire, le pinson et le rouge-gorge à terre ramassent les miettes.

« Wisky (mon chien) avance prudemment dans la neige fraîche et moi je tricote des pulls bien chauds pour ma Monique. En un mot, nous hibernons... »

Cette lettre datée du 17 décembre 1981, est d'actualité, car il y a seulement quelques jours que la neige a fait son apparition. Cela me fait souvenir des neiges que j'ai connues dans ma (déjà) longue vie.

Commençons par celles de mon enfance avec ses batailles de boules de neige à mains nues, rouges et crevassees, mais réchauffées par le sang jeune et généreux qui coulait alors dans mes veines, chaleur que je ne ressens plus maintenant qu'artificiellement.

Que de beaux bonshommes de neige n'ai-je pas érigé avec mes petits camarades meusiens et franc-comtois ! et les glissades en luge le long des pentes et des chemins de campagne, quelquefois accroché à un traîneau tiré par un cheval et ceci malgré les claquement du fouet du conducteur pour nous faire lâcher prise.

Plus tard, j'aperçus les neiges éternelles du Boublane pendant les hivers marocains, depuis la plaine de Fez. Un car partait le dimanche avec sa cargaison de skieurs en pantalons norvégiens, tenue alors en vogue, et revenait le soir tard dans la nuit. Mais moi, trop jeune, je n'y suis jamais allé. J'eus cependant l'occasion de la voir de près.

Un matin, la ville, les oliviers, les palmiers et les bougainvilliers fleuris se réveillèrent couverts d'une couche de neige d'une trentaine de centimètres d'épaisseur à la grande surprise des jeunes fassis, car il y avait des décennies que cela n'était pas arrivé. Seuls quelques anciens s'en souvenaient.

Les photographes s'en donnèrent à cœur joie, l'église fut prise sous toutes ses faces dans son capuchon ouaté. A l'école ce fut la fête et les petits pieds-noirs apprirent à tirer et à recevoir les boules de

neige. Cela ne dura que quelques jours, le redoux transforma vite la cour en borborygme.

Je connus à La Flèche le rigoureux hiver 28-29 avec ses congères et ses glissades soigneusement entretenues le soir par un arrosage au seau d'eau. Nos galoches en bois ferrées convenaient parfaitement pour ce sport. Le grand froid arriva en février et la neige dépassa par endroit un mètre de hauteur. Nous creusions des tunnels et constructions des igloos. En même temps une épidémie de grippe nous frappa, consignant presque tout le monde à l'infirmerie ou dans les dortoirs. La fonte arriva fin février et le printemps éclata dès mars, remettant toutes choses en place.

En 1934 je passai l'hiver à Briançon, je pus faire du ski pendant cinq mois...

Ma rencontre suivante avec la neige eut lieu en Lorraine où mon régiment était venu prendre garnison.

Je me souviens d'une manœuvre à Gravelotte, sur le champ de la célèbre bataille de 1870 où tant de braves tombèrent. Nous enfoncions jusqu'aux genoux dans une épaisse couche blanche et les tombes des prussiens, entourées d'une grille de fer rouillé en dépassaient à peine la surface.

Puis ce fut la « drôle de guerre » à la frontière belge. Là aussi nous fûmes servis.

Vous souvenez-vous de ces bottes en caoutchouc que l'on enfilaient par-dessus les chaussures ? c'était fort astucieux, malheureusement il n'y en avait pas pour tout le monde ; chez nous, elles étaient réservées aux creuseurs de tranchées. Et celles en peau de mouton pour les sentinelles. Malheureusement ce matériel sophistiqué était de mauvaise qualité et ne durait pas longtemps.

En captivité la neige s'ajouta à nos souffrances car les cinq hivers passés là-bas furent des hivers « blancs » et en général nous étions mal chaussés. Je me souviens de cette corvée de déneigement, sans chaussures, avec des chaussures béantes. Je crus avoir les pieds gelés, je n'eus que des angelures dont je ressens encore aujourd'hui les séquelles.

En ce moment, il tombe une neige fine. La T.V. s'en réjouit, les stations de sport d'hiver vont pouvoir fonctionner... mais les sans-abri ?

Nous aurons un Noël aux tisons... espérons qu'à Pâques nous irons au balcon. C'est la grâce que je vous souhaite.

J'espère que la lectrice, dont j'ai cité les quelques phrases poétiques sans sa permission ne m'en tiendra pas rigueur.

Je vous laisse chers(es) amis (es) en vous assurant de mon amitié.

AYMONIN Jean - 27641 X.B.

CHRONIQUE de Paul DUCLOUX

NOUVEL ADHERENT

A 25 km de chez moi la petite cité de Givry (bien connue pour son vin blanc — le préféré d'Henri IV)* possède une association des anciens combattants-P.G. du 134^e et 334^e de la XV^e D.I.M., LEGER, 72, anime cette section.

Son parcours de combattant est « court » mais élogieux. Chef de section il a été affecté au 134^e R.I., stationné de longs mois à Guivry (Aisne) à proximité de Chauny où était l'Etat-Major de la 15^e D.I.M. Le 10 mai direction Gembloux. Obligé de pratiquer un repli rapide. Dure résistance sur le canal de Bruay « chaudière lilloise ». Fait prisonnier, 255, rue du Faubourg des Postes le 29 mai au soir. Dans cette fournaise nous étions très rapprochés de son groupe.

Passage au camp de Sandbostel — N° matricule 13682 — la montée a été très rapide. Le 21 août départ du camp pour s'installer dans un « 3 étoiles » l'Admiral Bromy. Durs travaux au port. Pleurésie. Hôpital de Sandbostel et ensuite transfert à l'infirmerie de l'oflag X.B à Nienbourg-sur-Weser. Le 18-12-41, rapatrié par le train sanitaire « Werner 530 » direction Chalon-sur-Saône. Long stage au sanatorium de Mardor (Saône-et-Loire). Définitivement réformé le 7 octobre 1941, avec pension.

Son régiment le 134^e R.I. a été cité à l'ordre de l'Armée, n° 2192/C, avec attribution de la Croix de Guerre 1939-1945 avec Palme.

Beaucoup de ressemblance avec mon parcours personnel. Après Sandbostel j'ai eu beaucoup plus de chance que lui.

Il a bien connu le colonel BOURQUARD, du 1^{er} R.A.D. et le capitaine Pierre SOUDAN du 4^e R.I.. Ce dernier est maintenant décédé ; nous étions grands amis ; il m'a fourni de précieux renseignements sur cette triste période.

Beaucoup de combattants de la XV^e D.I.M. ont atterri au sinistre camp de Sandbostel.

Espérons que notre nouvel ami LEGER puisse retrouver dans les lignes de notre cher Lien des camarades de combat.

* Henri IV, « nouste Henric » a été « baptisé » au... Jurançon. (T.)

— 0 —

Le coin du souzire

par Robert VERBA



Notre ami Joseph Trébor, ancien P.G. et homme de confiance de compagnie, Stalag XA, me conta dernièrement la petite anecdote suivante :

En 1943, pour fêter le 14 Juillet, il obtint l'autorisation de convier les kommandos environnants à un petit spectacle de variétés organisé au Colosséum de Molln par les P.G. du lieu.

La salle fut remplie par les spectateurs ravis de se retrouver au bout de trois ans de captivité pour une fête qui leur faisait oublier la dure réalité du moment.

Le début du spectacle obtint un véritable succès : sketches, chansons, chansonniers, furent franchement applaudis. Puis, en deuxième partie, vint notre ami Trébor déguisé en mage qui fit des tours de passe-passe qui ébahirent toute la salle, y compris les gardiens allemands qui avaient accompagné les kommandos.

Pour terminer Trébor annonça :

— Mes amis, ayant quelques dons d'hypnotiseur, je demande trois volontaires parmi nos spectateurs. Qu'ils veuillent bien monter sur scène, afin de se laisser endormir pendant quelques instants et je leur promets que pendant ces quelques minutes ils rêveront et retrouveront les plus beaux moments de leur passé. Pour cela j'exige qu'ils ne soient pas sceptiques et que la salle observe un silence complet.

Beaucoup hésitèrent, mais trois camarades, dont un colosse, se présentèrent au mage.

— Bien, dit ce dernier, vous deux mettez-vous à l'écart, quant à toi, comment t'appelles-tu ?

— Marcel, dit ce dernier tout tremblant.

— Assieds-toi et fixe-moi bien dans les yeux. N'aie aucune crainte, détends-toi... voilà, doucement... tu t'endors et tu revois ton passé...

Au bout de trois minutes : — Stop, dit le mage. Marcel rouvrit les yeux en jetant un regard égaré autour de lui.

— Alors ? qu'as-tu ressenti ?

— C'est pas croyable, répondit Marcel. J'ai revu ma femme et mes deux enfants autour de moi, en train de pique-niquer au bord du lac de Vincennes. Ah ! ce que nous étions heureux. C'était bien le plus beau jour de ma vie !

La salle resta muette de stupéfaction.

— A ton tour, dit le mage en s'adressant au second.

Quel est ton prénom ?

— Pierre, répondit celui-ci.

— Prends la même position que Marcel et fixe-moi bien dans les yeux.

Ce dernier obéit. Au bout d'un moment : — Stop ! dit le mage. Alors, était-ce bien ?

— Formidable répondit Pierre les larmes aux yeux. J'ai passé ma seconde nuit de noces et les plus belles heures de ma vie !

— A ton tour, dit le mage au troisième. Ton prénom ?

— Joseph, répondit le colosse, mais je tiens à te prévenir : si jamais tu dis « Stop », tu recevras une telle dérouillée, que tu finiras tes jours à l'hôpital, et tu ne reverras jamais la France !



Quelques brèves nouvelles.

— Du soleil qui nous vient de Nice, par ces temps froids et brumeux, c'est quelque chose d'appréciable. Un coup de fil de nos amis niçois, Claire et Bernard ROBERT, nous donne de leurs nouvelles. L'année qui vient de s'écouler a vu, pour la santé de notre ami Bernard des hauts et des bas. Pour l'instant ça va! Souhaitons au plus grand et aussi au plus jeune de notre groupe une meilleure santé pour 1991... et attendons son prochain coup de fil.

Merci les amis. Nous vous embrassons.

— Dans mon dernier « papier » je faisais appel à votre bonne volonté coutumière, pour l'envoi rapide de votre cotisation 1991. Je faisais appel à votre générosité afin de donner à notre Amicale les moyens financiers pour aider à la publication de notre Lien. Ce journal, que dirige avec tant de talent notre ami TERRAUBELLA, est notre boîte aux lettres. Par lui nous avons de nos nouvelles. Aidons-le à prospérer pour notre plus grand bien à tous. Et merci pour votre générosité.

— Depuis la disparition de notre ami FRUGIER, je crains qu'il n'y ait plus personne pour nous représenter lors de l'Assemblée Générale de mars prochain. Mais si l'un d'entre nous peut se rendre à cette manifestation qu'il n'hésite pas. Il y sera accueilli comme un ami, dans une belle ambiance familiale. Et le 604 sera représenté. N'hésitez pas à tenter l'expérience.

Au mois prochain les amis.

Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag 1B puis XB.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

LE COIN DU 852

Je pense qu'en lisant les quelques lignes qui vont suivre les anciens du Kommando 852 d'Aschen vont certainement pousser un « ouf » de soulagement car ils devaient, à coup sûr, penser qu'ils avaient été oubliés ou que le modeste lien les unissant, à savoir la parution de mes articles bien que non fréquente était complètement arrêtée.

Il est exact, en effet, que mon dernier article remonte déjà au numéro 463 de mai 1990 et cela fait maintenant 7 mois de silence ce qui pouvait laisser la place à toutes les suppositions, y compris les plus mauvaises. Mais soyez rassurés, je n'ai pas de catastrophes à vous apprendre en ce qui concerne ma propre santé ou celle de mon épouse. Par contre, c'est du côté de ma sœur que les choses vont assez mal. Elle va avoir 79 ans en janvier 1991, veuve et sans enfant, habitant en Charente-Maritime, on s'était bien aperçu qu'elle avait des trous de mémoire mais ceux-ci devenant de plus en plus fréquents, il a fallu envisager de la mettre sous curatelle. Je vous passe sous silence toutes les démarches qu'il a fallu entreprendre. Pour le moment on a pu la faire entrer dans une maison de retraite médicalisée où elle semble bien s'acclimater, mais vous devez bien penser que tous ces tracasseries ont quelque peu perturbé notre vie et, de ce fait, je me suis vu obligé de mettre de côté la rédaction de mes articles.

Aujourd'hui, je n'ai pas beaucoup de choses à vous dire ayant reçu peu de courrier. Je peux quand même vous dire que du 7 au 12 novembre j'étais chez GOBILLARD, avec ma femme, où l'accueil est toujours des plus sympathiques. Roger se plaint bien un peu de l'arthrose et de ses genoux mais, comme les copains, il faut bien qu'il compose avec le mal. Les MARTIN nous ont fait une visite éclair dans la deuxième quinzaine de septembre, à Chatelaillon. Jean est toujours aussi gros, mais comme sa balance s'arrête à 120 kilos, il ne peut dire combien il pèse!

Chez les DEHOSSAY, Mariette passe son temps chez le kinési pour essayer d'assouplir ses vertèbres ankylosées, quant à Marcel il a toujours un genou en compote (sic) et, comme ça n'était pas suffisant, deux lombagos sont venus en série s'ajouter aux douleurs déjà existantes. Ils ont pu quand même prendre quelques jours de détente en Haute-Savoie.

Les jours ont passé et nous voilà maintenant dans la période des vœux, alors j'en profite pour envoyer à tous les anciens du 852 et à leurs familles, mes vœux les meilleurs et les plus sincères, espérant que 1991 leur apportera le plus de joies et de bonheur possible et, surtout, les maintienne tous en excellente santé.

René LENHARDT.

KOMMANDO 605

SOUVENIRS

Depuis des années que nous travaillons à la « Nordeutsch » nous nous étions habitués aux alertes aériennes; le jour on pouvait voir les escadrilles alliées se séparer au-dessus de Neumunster pour filer vers Berlin, Hambourg ou Lubeck...

Pourtant ce mercredi 25 octobre 1944, après notre travail de nuit à la tannerie, nous dormions au camp lorsque vers 12 h 15 l'alerte une fois de plus sonna. Comme à l'habitude (hélas!) nous ne bougions pas. Aucun ronronnement ne se faisant entendre, cela me

parut bizarre. Je réveille les copains et vite, nous nous habillons, sauf BOLHY qui replonge dans ses rêves interrompus... Quand, soudain, pour la première fois, les bombes pleuvent sur la ville.

Nous nous réfugions dans les tranchées creusées à l'intérieur du camp, suivis par un bolide en petite tenue, l'ami BOLHY! Des baraques brûlent. Entre deux passages nous réussissons à sortir les valises des copains au boulot dont nous ne savons rien... Après une demi-heure les voilà qui arrivent! Nous sommes tous sains et saufs. En ville il n'en fut pas de même: sept morts, belges et français. A Wittorf, pour la première fois, nous avons eu très chaud! Il m'arrive encore, la preuve, d'y repenser...

R. LAVIER.

Mots croisés n° 470 par Robert VERBA

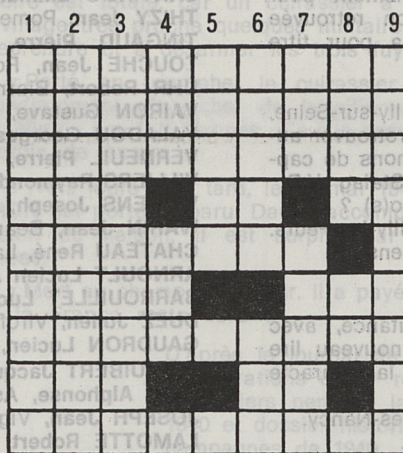
HORIZONTALEMENT :

I. - Défendus. — II. - Grand navigateur sur toutes les mers. — III. - Sans avoir forcément rien dans le buffet, il y travaille comme artisan. — IV. - Sont souvent collants. - Du verbe être. - Eternel hésitant. — V. - En porter à quelqu'un, c'est marquer de la sollicitude. — VI. - Les petits cailloux l'ont complètement bouleversé. - Qu'est-ce qu'il se marre! — VII. - Dépouillant tous les fruits qui en possèdent. — VIII. - Bien possédée. - Exclamation pouvant exprimer la joie, la douleur, l'impatience, etc. — IX. - Sa méthode est fondée sur un choix.

VERTICALEMENT :

1. - Organisées en vue d'un but précis. — 2. - Climat de la façade occidentale des continents. — 3. - Cycle n'existant pas chez le mâle de l'espèce humaine. — 4. - Soutient le pont du navire. - Un élève sans être (pho.) élevé. — 5. - Conduit l'animal pourvu de longues oreilles. — 6. - La boire est toujours involontaire. - Ce n'est pas trop... signifie Enfin! — 7. - Précédé d'un « E », peut servir à contenir un objet. - A fait comme Judas. — 8. - Vieux indiens. - Fait la tête à l'intrus. — 9. - Boîte à musique servant à apprendre un air à un oiseau.

(Solutions en dernière page)



Les anciens du Waldho

Notre ami Henri DAUBIGNY que j'ai connu au Waldho comme « Führer de la Cuisine » me sollicite par courrier de lancer un « Appel » aux Anciens du Waldho afin de réunir, lors de la prochaine Assemblée Générale, fixée, je crois, au jeudi 21 mars, à La Chesnaie du Roy au Bois de Vincennes à Paris, le plus grand nombre possible de camarades. Nos rangs commencent à s'éclaircir dangereusement... Sur un effectif de quatre-vingts cotisants il n'en reste plus que la moitié soit : quarante anciens du Waldho! C'est encore un bon chiffre!

« Les ans ont passé sur notre amitié sans l'amoindrir. Nos souvenirs sont toujours aussi vivaces et nous ne gardons cependant les uns des autres que le souvenir physique des amis de l'époque 40-45. Il faut nous rassembler tous et montrer que si notre physique n'est plus tout à fait pareil notre cœur est resté le même. Amis de province et de banlieue venez, pour une fois, mais que ce soit une réussite, vous inscrire à la table du Waldho afin que nous puissions évoquer les années inoubliables que nous avons passées ensemble dans cet hôpital de la Forêt Noire où naquit notre fraternelle amitié.

Venez avec vos parents, vos amis, repêchez les indécis ; venez nombreux ! »

C'est appel que je lançais, en 1980, aux Anciens du Waldho est toujours de circonstance. Certes, les ennuis de santé peuvent dicter votre décision mais ceux qui ont la chance de poursuivre sans heurt leur vie de retraité ne doivent pas hésiter : il faut venir, au moins une fois, à un rassemblement des Anciens du Waldho. Profitez de l'occasion en 1991! Il faut battre le rappel de nos anciens camarades, afin de nous retrouver, nombreux, autour d'une table où, fraternellement, nous fêterons nos retrouvailles. Donnez-vous cette joie!

J'apprends, avec douleur, le décès de notre bon camarade Emile KASSLER, un de nos anciens cuisinots du Waldho. C'est un « jeune » d'entre nous qui disparaît, comme notre ami Guy BRUANT. L'année '90 a été meurtrière. D'autres amis sont cruellement frappés dans leurs affections : nos bons amis le Docteur André CESBRON et René GALMICHE ont eu la grande douleur de perdre leur épouse. Nous participons à leur grand chagrin et leur apportons, à ces deux bons amis, toute notre fraternelle sympathie. Aussi je vous demande, chers Anciens du Waldho, de distraire un instant de votre bonheur présent, pour avoir une pensée charitable envers les familles qui sont dans la peine.

Nous attaquons un nouveau millésime : 1991! A nos amis du Waldho, à leurs familles nous adressons nos meilleurs vœux de bonheur et de santé pour cet an nouveau.

Notre ami Joseph CESBRON, Docteur, Le Fuillet (Maine-et-Loire) nous adresse la relation d'un voyage qu'il a réalisé à la Pentecôte dernière. Ancien toubib à la Chirurgie du Waldho, un des premiers arrivants français à l'hôpital, Joseph CESBRON a côtoyé plusieurs kommandos de la région sud de la Forêt Noire. Les anciens pensionnaires de ces kommandos seront très intéressés par le récit de voyage de notre sympathique ancien pensionnaire du Waldho à qui nous adressons notre bon souvenir et présentons nos meilleurs vœux de santé et de bonheur pour l'an nouveau. Et pourquoi nos deux amis André et Joseph ne viendraient-ils pas à l'Assemblée Générale de mars prochain? Qu'en pensez-vous, chers toubibs?

Henri PERRON.

45 ANS APRES...

Le 27 août 1940 je quittai l'usine Mathis à Schiltigheim comme médecin auxiliaire avec un convoi de prisonniers; sur le quai de la gare, je fus littéralement happé par un capitaine allemand qui me fit monter d'autorité dans le wagon de voyageurs affecté à la garde allemande de ce long convoi de wagons de marchandises (40 H - 8 CH).

Ce capitaine allemand parlait un français impeccable, et pour cause, il m'avoua avoir quitté Paris trois jours avant la déclaration de guerre, il était marchand de meubles Faubourg Saint-Antoine!

Il m'assura qu'il n'y aurait pas un coup de feu tiré, qu'il avait donné des ordres; mais que de coups de gueule, que de manipulations de culasses, que de jets de pierres par les gosses, tout au long du parcours!

Nous avons quitté Strasbourg, passé par Haguenau, Wissembourg et la ligne Sigfried, passé le Rhin je ne sais où, Karlsruhe, bien sale, en cette remontée épiquée avec deux locos par St-Georgen, Triberg, ce fut Villingen et le lamentable défilé devant une population silencieuse et muette, comme frappée de stupeur! Ce fut la Wald-Kasern avec la distribution d'une soupe chaude au lait (car il faisait déjà très froid), soupe dont je garde encore le goût délicieux et c'est la seule fois en cinq ans de captivité que j'ai eu droit à une soupe au lait.

Photographié, immatriculé (14001 Stalag V B), délesté de notre argent français, j'allais me coucher dans la paille fraîchement mise dans une vaste tente, quand on m'en extrait pour me mener, manu-militari, au Wald-hotel où ma première nuit se passa au premier étage, à droite de l'escalier, près de l'ascenseur, où j'eus la surprise de trouver sur la table le dentier de l'inconnu mort probablement là avant mon arrivée! Un carabin ne se formalise pas pour si peu!

Tout cela pour vous dire qu'à la Pentecôte dernière, pour la première fois depuis ma libération le 20 avril 1945, j'ai remis les pieds en Allemagne, traîné littéralement par un de mes 46 neveux et nièces et mon bien breton Docteur Le Tobic (gynécologue-obstétricien d'Auray).

Après une étape à Beaune, nous avons déjeuné à Witzenheim près de Colmar où j'apprends malheureusement le décès de mon ami Alois MEYER que j'avais connu en 1^{er} au Collège St-Joseph d'Anckenis, il était décédé depuis deux ans. Nous avons franchi la frontière à Neuf-Brisach sans voir un douanier français ou allemand; nous avons gagné Fribourg en Brisgau et de là Titi-See (quelle bonne bière blonde! la lager-beer est loin!) puis Villingen où j'ai reconnu la gare pour y avoir débarqué et retourné en 1940 pour aller en Kommando à Bérau, en 1941 à Sigmaringen et en août 1943 faire mes adieux à Papillon et à Blin et y avoir vu, ce jour-là, des « rayés » se faire récupérer à coup de crosse de fusil sur les ortels, les quelques cigarettes et friandises que nous leur avions données sans que les sentinelles soient intervenues... avant!

Bref, la gare, les remparts et la ville intérieure avec ses deux rues en croix, quelques parkings à chaque extrémité, mais le reste est piétonnier, à part cela, méconnaissable : plus de Wald-Kasern, plus de Saba Radio, reconstruite plus au nord-est (quand je pense que j'ai un poste T.V. Saba-Radio soi-disant fait à Angers chez Thomson, mais ce que je sais depuis c'est que l'usine de Saint-Pierre-Montlimart à 6 km de chez moi a été transférée à Villingen et les ouvrières de cette usine de Saint-Pierre ont été mises en chômage! j'en ai le haut-le-cœur mais on m'avait assuré que c'était Bull-Thomson qui l'avait fabriqué à Angers).

Nous avons couché à Villingen — un hôtel sombre et moche, mais cependant « Korret » — (Je signale à ceux que cela intéresse que les parkings en Allemagne acceptent fort bien les pièces de 20 centimes pour le 1/2 mark, « récupération » aurait dit l'abbé, maintenant Monseigneur PETIT, l'aumônier du Waldhotel, le plus grand « récupérateur » que j'ai connu.

Je n'ai pas eu trop de mal à retrouver le chemin du Waldhotel, cependant j'ai atterri à Mondsweller où nous allions souvent en kommando pour nous ravitailler. A ce propos, j'ai souvenir d'un magnifique ragoût de lapin qui se révéla en fin de festin être du chat quand on nous montra le thorax aux côtes circulaires, il n'y avait pas de doute possible, mais quel régal! Je n'ai absolument rien reconnu : le village a quintuplé, disparu le café près du kommando où nous allions

Le feuilleton du "LIEN" (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XVIII

Les équipages des ouvrages n'ont pas la tâche facile en ces temps troublés de l'avant guerre. Il leur faut rattraper un retard considérable face à un éventuel envahisseur. Pourtant cela n'exclut pas l'originalité de nos personnages. Même lorsque le grandissime général

personnages. Même lorsque le grandissime général

Enfin ! Ça y est ! Tout le monde est rassemblé : capitaine, lieutenants, sous-officiers, caporaux, clairon. Plus nos tartempions en gants blancs.

On entend un bruit de moteur. Un coup de klaxon. La sentinelle qui n'en mène pas large, postée en avant-garde à la porte de l'enceinte, crie : « Aux armes ! »

Un lieutenant commande : « Arme sur l'épaule. Droite ! Présentez. Armes ! ».

Tous, mécaniquement, le menton en l'air, cramponnent leur mousqueton. Poids trois kilos deux cents, portée mille cinq cents mètres, hausse deux mille, longueur un mètre trente cinq ; sous bayonnette, zéro mètre quatre vingt-quinze. Briqua, clairon officiel, jongle avec son instrument comme un vétéran de la Garde Républicaine. On entendrait un cigogneau de quinze jours voler sur une cheminée tandis que, placidement, passe un camion de déménagement.

C'est une fausse alerte.

Il y en a d'autres. Et d'autres encore. Si bien que lorsque la splendide limousine à fanion tricolore pénètre dans la caserne en coup de vent, personne n'est prêt. C'est une pagaille à faire faire une fausse couche à une candidate au Prix Cognac.

Cela tombe d'autant plus mal que le général, ça n'a pas l'air d'un marrant. Il est immense, avec des bacchantes à la Ronchonnot. Il est suivi de trois officiers supérieurs coiffés de kébards éclatants de dorures. Dans le tas, il y a un colonel qui est presque aussi grand que lui, et n'a pas l'air badin non plus. Tous les gugusses présents font des simagrées. Des politesses. Des chochotis. Des ronds de gambilles. Et des « Je vous en prie » des « Passez donc » des « Vous en êtes un autre ». La pauvre petite gradaille subalterne de Soufflo reste guindée, raide comme un contribuable sous tous les régimes. On ne lui glisserait pas une douille de six trente-cinq comme suppo, elle irait au refuge.

Néanmoins, les choses pourraient s'arranger à peu près convenablement, s'il ne prenait pas à ce couillardin de général, le désir d'épater la galerie en jouant les condescendants qui se penchent sur les états d'âme des futures croix de bois.

Il s'approche vers un des hommes de la section d'honneur qui attend, au repos, l'arme aux pieds et lui demande, le plus benoîtement du monde :

— Alors, on est content d'être au régiment ?

Tu parles, Charles ! C'est la question à mille dollars. Comme si c'était un truc à demander ! Le deuxième pompe tique. Vacille. Puis, la voix rauque, il répond :

— Euh ! C'est gênant, mon Général...

La grande saucisse écarquille les châsses.

Général ! Pourquoi ?

— Je suis réserviste, mon Général.

Où. Evidemment, ce n'était pas le type adéquat pour ce genre de question. L'échallas aux épaulettes à graine d'épinard ne se démonte pas pour autant. Faussement paternel il laisse tomber :

— Vous êtes réserviste ? Rappelé depuis quelques jours ! C'est bien, vous devez faire votre devoir de Français, et penser à cela avant tout.

Le pauvre deuxième bibi en reste comme deux pesées de pain rassis, trois ronds de flan après six jours de vitrine.

Les gradés locaux se font tout petits. Ils n'avaient pas exactement prévu ça. Danseurs mondains avec des souliers vernis la peinture en dessous ils se sentent. Ont pas fini de souffrir, appréhendent. Ils ont raison. Car, ce général, c'est un tétu, c'est sans doute la raison pour laquelle il a tant d'étoiles sur les manches. Le voilà qui se tourne vers le voisin du réserviste. Aïe ! Mes enfants. Le voisin, c'est notre gavroche.

— Vous êtes d'active, vous ?

Où, mon Général, répond Antoine, dans un large sourire. Parce que, lui, pour l'impressionner, tout autre que Dieu le Père n'a pas beaucoup de chance.

— Vous avez les mains propres ?

Ça, alors ! Fallait le faire. Le même, il s'attendait à tout sauf à une question pareille. Il n'est pas le seul. Faut voir la tranche que se tape tout l'état Major en dehors de la grande baderne qui le suit comme son ombre.

— Défaites vos gants !

Non mais, c'est pas vrai ! Il est bizuté ce mec ! Antoine cloque son fusil entre ses jambes, et se dégage. Il sait bien que le spectacle, là-dessous, c'est pas la Comédie Française un jour d'hommage à Molière. Il montre ses mains. Les doigts sont craquelés. Le dessus égratigné. Les paumes rouges et boursoufflées. Les ongles noirs et cassés. L'autre fait la grimace, comme si on lui avait offert une limace à gober ; il jette : « C'est déplaisant ! Vous êtes sale ! »

L'ennui, avec le gosse, c'est qu'il n'est pas du genre à subir un affront, comme ça, devant tout le monde écrasant. Et puis, le sous-lieutenant l'a bien dit, tout à l'heure, qu'il fallait répondre. L'encadrement local n'a pas tort d'avoir le traczir en voyant son regard étinceler. Ça va sortir. Et ça sort.

— Sale ! Et vous, vous ne le seriez pas, sale, si, toute la journée vous enfoncez des rails, avec une sonnette à main, dans la gadoue, comme des esclaves de jadis. Dans la bouillabaisse jusqu'aux genoux on est ! Et le béton, vous savez ce que c'est que le béton, mon Général ? A la pelle. A la brouette. Sous la pluie ou le soleil. Dix heures d'affilée parce que ça ne peut pas attendre, avec juste un casse-croûte ! Et les barbelés ! Tenez, regardez-les mes mains, elles sont toutes amochées parce qu'on a pas de gants spéciaux. Sale ! Ben oui, je suis sale ! Et si ça continue, je le serai encore bien davantage et tous mes camarades également ».

Le général ne dit rien. Il toise un moment ce petit bonhomme qui a osé lui répondre vertement, et qui continue à le regarder droit dans les yeux. Pourtant, le mouffet, une pisse de vache il se sent dans l'esprit de ce supérieur, moins que rien, un quart de crotte de bique constipée. Brusquement, le général tourne le dos et part à grandes enjambées, suivi par tous les gradés flagorneurs et surpris. Les hommes de la section sont également héberlués. Certains ricangent. L'adjudant Ritter contemple le jeunot de ses yeux délavés, sans rien dire, rêveur. Tandis que notre pioupiou grogne en haussant les épaules :

— Il me fait chier, ce con ! Je ne vais pas voir s'il a le cul sale, lui !

Le lendemain, le capitaine Goudon le fait venir dans son bureau. Il lui dit :

— Eh bien ! tu l'as réussi ton coup d'éclat. Inutile de te dire que je me suis fait passer quelque chose concernant le manque de discipline de ma compagnie. Quant à toi, tu es bon pour quinze jours de prison fermes. Enfin ! c'est lui qui les a demandés, parce que, moi, je ne te les mets pas considérant que ce que tu lui as dit c'était vrai. L'ennui, c'est que je me demande si tu fais la différence entre un général et un facteur. Tu vas aller en casemate, le temps de te faire oublier. Tiens ! Prends dans mon armoire quatre paquets de cigarettes et un caleçon !

Décidément c'était un type olpette, le capitaine Goudon. Et la mappemonde continue sa course cinglaresse.

Les ritales et les teutons signent le pacte d'acier. Les buveurs de thé discutent. Les maqueurs de grenouilles en font autant. On évoque les prédilections de Zarathoustra qui s'en tape attendu qu'il y a treize siècles qu'il a passé l'arme à gauche. Comme aurait dit Forain, « l'arrière tient bien ». Les anciens danseurs de charleston s'en balancent comme de leur premier roudoudou. Malgré un mois de mai démarant froid et pluvieux, les affaires semblent reprendre. On ne pense plus trop aux réservistes maintenus sous les drapeaux. Les B.O. reviennent, de leurs cinq jours de permission, écourés de l'espèce d'indifférence à leur égard qu'ils ont cru ressentir. Quand même, pour se donner bonne conscience, les civelos instaurent la « journée du fantassin », chacun y va de sa thune. Et encore ! Certains lourripoques n'aboutent qu'un jeton de travail municipal. Y'en a, je vous dis, même les trente deniers ils les auraient casqués en monnaie de singe, mitraille bidon pour bigleux.

Antoine, pour couper aux multiples turbins, pas toujours bégousseurs que l'on distribue chaque matin au rassemblement, a trouvé la combine. Il arrive le dernier. En treillis dégueulasse, un balai sur l'épaule et le calot de travers.

Comme, dans l'ensemble, les gradés subalternes ne sont pas tellement enclins à se farcir un emmerdeur de son acabit, dont la présence perturbe toujours le boulot de leurs équipes, ils n'insistent pas trop, se contentant de questionner rapides :

— Et vous ?

— Corvée de chiottes !

Ouf ! Ils sont bien contents. L'honneur est sauf. Chacun part vers son turf peu ragoutant, tandis que, flegmatiquement, la cibiche au coin des lèvres, notre zigoto cloque, vite fait, un coup de jet aux aspire-merdes. C'est pas long. Une demi-heure après, la journée est terminée. Il ne lui reste plus qu'à aller retrouver, au foyer, son pote Laracine qui, lui non plus, n'en n'écosse pas lourd en attendant le « coup de feu » de midi.

Ce jour-là, il le trouve en compagnie de Vanec. Ce gus, c'est une espèce de touche-à-tout. Le bricoleux qui, à grand renfort d'outils de tous acabits, vous transforme un appartement vivable en un capharnaüm innommable, et une tendre ménagère, en furie déchaînée. Cette fois-ci, c'est électricien qu'il est. L'autre particularité de Vanec, c'est de connaître tous les airs des chanteurs de Caf' Conc' d'antan. Il n'y en a pas un qui lui échappe : Mayol, Bach, Bérard, Fragon, Vorelli. Et comme Antoine ne crache pas, non plus, sur les salades, à eux deux, ça fait une belle paire.

Vanec est venu réparer des fils électriques placés entre le toit du bâtiment et le faux plafond du foyer dominant celui-ci d'environ cinq mètres. Toujours malicieux, notre gamin lui crie :

— Eh ! Vanec, « La vipère du trottoir » de Georgel, tu la sais ? Et c'est parti, mon kiki ! L'autre, là-haut, tout en gratouillant ses fils, attaque, d'une belle voix de ténorissimo :

— C'est moi, qu'on appelle la vipère du trottoir...

Soudain, patatras ! Le placoplatre cédant sous son poids pourtant pas considérable, Vanec s'écroule dans un chuintement lugubre et le bruit des gravas qui l'accompagnent. Il atterrit, la tête la première sur le ciment du sol.

Merde ! Dans la cantoche, nos deux compères sont atterrés. Leur copain, dans les vapes, étalé sur le sol, ne bouge plus. Antoine fonce à l'infirmerie prévenir le toubib qui arrive à toute allure. Mais il ne peut pas faire grand-chose. Dans cette foutue caserne, il n'y a pas d'ambulance. Le garage de celle-ci est prévu, mais pas les crédits pour le construire. On appelle donc Hagueneau pour qu'ils envoient rapides un véhicule. Mais le temps que toute la cheffailerie donne les autorisations, cela prend deux heures. A Hagueneau, on constate que l'état critique de Vanec exige une trépanation immédiate. Il faut faire venir, de Nancy, une ambulance équipée pour le transporter dans cet état. Nouvelle interminable attente. Transbahuté ici et là, le pauvre gars tombe dans un coma absolu.

Alors commence la ronde des Irresponsabilités. Qui avait commandé les travaux ? Pas moi ! Pas moi ! Pas moi ! Cela descend la filière des incompétences pour arriver à Laracine qui, pour une fois, perd son sang-froid, et, devant toute la hiérarchie réunie, demande à notre titi :

— Dis donc, comment faut-il faire pour envoyer chier des gradés débiles ?

Un aspirant est envoyé, pour un complément d'enquête, quelques jours plus tard ; il convoque Antoine qui arrive son balai à caca sur l'épaule et une main en poche (vous parlez d'une tenue !)

— Alors ! mon lieutenant, vous cherchez toujours un responsable ?

— Moi, non, mais on exige des précisions.

— Eh bien ! vous n'avez qu'à leur dire de venir voir l'état de ce foutu bordel de faux plafond. C'est pourri ! De plus, avec tous les fils électriques humides là-dessus, et une seule porte de sortie, vous avez eu le pot qu'il n'y ait pas un court jus un soir de cinoche. Vous voyez le travail, avec deux cents gonces là-dedans ? Ce pauvre mec, ce qu'il faisait, c'était indispensable. Vous pouvez leur dire au colonel, et au général aussi, de ma part, ils me connaissent.

L'aspirant n'a certainement pas présenté les choses de cette façon. Mais du jour au lendemain, on n'a plus entendu parler de l'accident. Pas plus, d'ailleurs, que du pauvre Vanec.

Le capitaine Goudon a tenu parole. Il a fait renvoyer Antoine en casemate. A Runtzenheim en remplacement de Brecht, incorporé dans les bureaux de la Compagnie. C'est que les hommes sont minutieusement comptabilisés. Aucun ne peut quitter un ouvrage, fut-ce temporairement, sans être remplacé par un autre.

Notre héros est bien content, car la bouffe du réfectoire, Soufflo est franchement dégueulasse. Infâme c'est. Dégueulbique à faire aller au refuge un clodo poilirigo. Cela n'arrange pas les choses, car les bidasses sont déjà suffisamment énervés par l'attente des permissions. De la libération. Des permutations. Et par le manque d'informations les concernant. Ils en arrivent à ne plus pouvoir se piffer. Alors là, dans le mangeodrome de mes support-chaussettes, ça devient sublime de débetation. Tellement nases ils sont les uns vis-à-vis des autres, qu'il ne faut pas les forcer pour qu'ils s'envoient la jaffe dans la poire.

Le fin du fin, c'est le jour du hachis Parmentier, fabriqué avec tous les ravelins des fonds de bouthéons de la semaine. Ça sert à la fois de hors-d'œuvre, de plat de viande et de légume. Un brouet compact. Infect. Inspidie et gluant. Les zigues écourés balancent ça contre les murs où ça reste collé en petites montagnes comme sur les cartes géographiques en relief. Le sergent de semaine peut toujours gueuler :

— Qui qu'a fait ça ?

C'est tintin pour qu'il soit au parfum. On ne se déteste pas à ce point là.

A suivre.

En lisant le Commandant GANGLOFF :

« Cinq ans d'oflags »

Editions Albatros - 1989.

L'auteur écrit dans l'avant-propos :

« La captivité des officiers français en Allemagne de 1940 à 1945 a été ignorée de la plupart de nos compatriotes. S'il est nécessaire de la raviver un peu c'est afin que les générations qui n'ont pas connu cette époque puissent la juger en toute sérénité et sans passion. C'est à eux d'abord que ces lignes sont destinées ».

Considérée sous cet angle, cette relation a sûrement de quoi intéresser le novice en la matière, surprendre l'historien dédaigneux, et rester comme un témoignage supplémentaire sur une aventure humaine largement sous-estimée, on se demande encore pourquoi un demi-siècle après.

Pour nous qui avons choisi de recenser ici les écrits des uns et des autres sur ce sujet d'histoire, le récit du Commandant GANGLOFF, s'il n'apporte rien d'essentiel à la connaissance que nous en avons, n'en reste pas moins digne d'attention.

Certes la captivité d'oflag, « immobile » par définition — les officiers prisonniers ne sont pas astreints au travail extérieur, et dans le camp ils ont conservé leurs ordonnances — n'a que peu de rapport de ce seul fait avec la vie des hommes du rang dans les kommandos. L'auteur le reconnaît quand il évoque « deux types de captifs qui ne parleront pas tout à fait de la même chose après leur libération ».

Il est arrivé à des officiers de rêver au travail pour changer l'horizon de solitude qui les accablait, quel-ques-uns ici ou là succombèrent à la tentation habilement présentée par l'ennemi, et quittèrent l'enclos.

On ne sait rien de leur expérience libératrice... Peut-être sont-ils arrivés, comme le P.G. de base, à relativiser le caractère dérivatif du travail servile en terre étrangère : travail forcé, dur, épouissant, dangereux en usines, sur les chantiers de routes et de barrages, dans les mines de charbon ou de sel, dans les fermes d'Etat, etc., etc. Le travail « léger », la ferme familiale, la planque, tout le monde n'y avait pas droit... Et devant le trop plein de labeur qui l'accablait, il arrivait au gefang de rêver de son côté à la « belle vie » de son capitaine belotant dans sa carrée ou sommeillant sur sa paillasse, ignorant le « Aufstehen » abhorré du matin — dimanche compris parfois...

Trop de solitude d'un côté, trop de travail de l'autre, les choses étaient ainsi au temps de notre servitude. En commun nous partagions l'éloignement des êtres chers, de la maison familiale, de la patrie. En commun nous avions faim, nous avions froid, nous souffrions de corps et d'âme. Nous étions des soldats vaincus, otages au plein sens du terme. La misère continuée jour après jour, année après année, fut notre lot. Et cela suffit à nous rapprocher dans le souvenir, l'auteur le fait bien voir dans ce récit « sans gloire ».

Mille petits faits rapportés ne manqueront pas de surprendre, et l'homme de kommando, de stalag même devra se pincer pour en admettre la réalité. Le lecteur profane, lui, ne doit pas s'y tromper : mille captivités ont été vécues en Allemagne qui doivent a priori rendre impossible toute histoire unifiée du phénomène. Et donc tout jugement de valeur à partir d'une seule relation, fut-elle d'un historien. Ce que ne prétend pas être l'auteur de ces cinq ans d'oflags, qui vient de nous donner un livre d'émotion et de retenue, composé en partie de notes d'origine, conservées à la barbe des chleus...

Voici un extrait :

« On n'emporte pas la Patrie à la semelle de ses souliers » disait Danton. Nous nous en sommes tous rendu compte. Jamais la patrie lointaine et meurtrie n'a été plus présente en nos cœurs, jamais nous ne l'avons plus aimée que dans ses malheurs, jamais notre solidarité ne s'est plus portée vers nos chères provinces que le vainqueur du jour et son brillant second italien voulaient nous arracher. Avidement nous écoutions les nouvelles données par nos évadés repris en Alsace, en Lorraine, à Metz et nous disant le précieux accueil qu'ils y avaient trouvé, la pensée française qui y était maintenue et chérie, la fierté et la sérénité des nouvelles « Colette Baudoche ».

« Nous étions fiers de nos camarades corses affirmant inlassablement aux Allemands que le berceau de Napoléon ne pouvait appartenir qu'au pays ayant porté ses aigles victorieuses. Ils rappelaient eux-mêmes que le 15 août 1938, devant l'Hôtel de Ville d'Ajaccio, répondant aux prétentions mussoliniennes sur leur pays, les Corses jurèrent « de vivre et de mourir Français ». Nous sentions toute l'unité française lorsque nos frères bretons répondaient aux Germains leur demandant s'ils étaient Français ou Bretons ? : Français et Bretons / ».

J. Terraubella.

On peut se procurer l'ouvrage chez l'auteur : M. R. GANGLOFF, Résidence « La Garenne », n° 7, 45, rue Raymond Patenôtre, 78120 Rambouillet. (Prix 130 F - franco de port).

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 470

HORIZONTALEMENT :

I. - Combattus. — II. - Océanaute. — III. - Menuisier. — IV. - Bas. - Es. - Si. — V. - Intéret. — VI. - Nire (Rein). — VII. - Equeutant. — VIII. - Eue. - Oh. — IX. - Sélective.

VERTICALEMENT :

1. - Combinées. — 2. - Océanique. — 3. - Menstruel. — 4. - Bau. - E.E.E. — 5. - Anier. — 6. - Tasse. — Tôt. — 7. - Tui. - Trahi. — 8. - Utes. - In. — 9. - Serinette.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1991

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE